

Regards sur la Hongrie du XVIII^e siècle : le diplomate, l'émigré et le prisonnier

Dans la présente étude, nous analyserons l'image de la Hongrie reflétée dans trois types de sources. Nous allons tout d'abord présenter les notes et les rapports français sur la Hongrie au XVIII^e siècle, en évoquant la description du secrétaire du marquis de l'Hôpital, ambassadeur de France en Russie. En deuxième lieu, nous voulons attirer l'attention sur les lettres de Charles Marie d'Yrumberry de Salaberry. Il faut enfin mentionner le témoignage des prisonniers de guerre français sur leur vie quotidienne dans le Royaume de Hongrie, d'après le mémoire du baron François Dellard, qui était prisonnier en 1793 à Djakovo. Voilà trois hommes, trois dates et trois situations.

La description du secrétaire de Marqui l'Hôpital (publiée en 1963 sous la direction de Károly Kecskeméti par l'Institut Imre Nagy de Sciences Politiques de Bruxelles)¹ se compose de deux parties. La première consiste en une description des relations géographiques, économiques et politiques de la Hongrie. Selon l'auteur de ce rapport, le Royaume de Hongrie, encore pauvre, n'en est pas moins destiné à un bel avenir :

Il produit de tout avec abondance, sa situation pour le commerce est belle. Le Danube traverse dans toute longueur, et dans sa largeur il est occupé par quatre grosses rivières navigables presque à leur source ; l'air en général y est sain et rien n'en plus aisé que de la purifier dans les lieux où il ne l'est pas ; quelques canaux qui ne seroient point fort chers feroient écouler les eaux qui croupissent dans ses plaines immenses dont les exhalaisons infectent l'air. Ainsi il serait très facile de le rendre peuplé et conséquemment d'en faire un des plus beaux pays du monde².

La deuxième partie reproduit le récit d'un voyage en Hongrie, de Vienne jusqu'à Bártfa. Elle présente un tableau réaliste et précis de l'état de la Hongrie au milieu du XVIII^e siècle, et offre une image plastique du voyage de Kilsey jusqu'à Eperjes. Voilà la liste des villes visitées par Marqui l'Hôpital : *Kilsey* (Kitsee), *Rahab* (Győr), *Comorre* (Komárom), *Wareswart* (Pilisvörösvár), *Bude et Pest* (Budapest), *Kingioes* (Gyöngyös), *Azud* (Aszód), *Atvani* (Hatvan), *Agria* (Eger), *Onot* (Ónod), *Eiu* (Hejő), *Tockai* (Tokaj), *Cherents* (Szerencs), *Guntz* (Gönc), *Proprat* (Poprád), *Cassovie* (Kassa), *Eperies* (Eperjes), *Toriza* (Tarcsa).

À Kilsey se trouve la maison de chasse du prince Esterhazy, située à l'entrée de la Hongrie après Vienne, rive droite du Danube. L'auteur n'oublie pas

¹ « Notes sur le Banat, l'Esclavonie et la Hongrie » in : Károly Kecskeméti (dir.), *Notes et rapports français sur la Hongrie au XVIII^e siècle. Recueil des documents*, Bruxelles, 1963.

² *Ibid.* p. 24.

de remarquer que ce prince « jouit depuis 1740 de presque tous les droits de la souveraineté, il a des troupes à sa solde et moyenant un hommage est maître absolu dans ses terres »³.

De Kilsay, on a pu jeter un coup d'œil sur Presbourg (Pozsony, aujourd'hui Bratislava, capitale de la Slovaquie) qui est assez grande, et dominée par une citadelle. Celle-ci est bâtie sur un hauteur qui ressemble assez à la montagne « où étoit autrefois la citadelle de Nice »⁴.

Une représentation un peu plus détaillée est donnée de Buda :

Bude, quoi que la capitale de la Hongrie ne peut pas s'appeler une ville; ce sont des maisons bâties sans ordre, qui n'ont pas un enceinte de muraille ; on y voit le reste d'une mosquée et des bains très renommés ; le Palatin des anciens Rois d'Hongrie est dans la citadelle. De dessus le Danube, il paroist très beau et la citadelle en fort bon état. Entre la ville et la citadelle, il y a une colonie Racines établie depuis plus de cent ans et aussi détestée que le premier jour; on tire de son territoire un des meilleurs vins de la Hongrie, il est connue à Vienne sous le nom de Razelsdorf⁵.

Dans la deuxième partie de notre étude nous voudrions attirer l'attention sur l'ouvrage de Charles-Marie d'Irumberry, comte de Salaberry. L'auteur est un homme politique. Sa famille était ancienne et originaire de la Navarre ; son père, président à la Chambre des Comptes, était mort en 1794 sur l'échafaud. Le jeune Salaberry émigra en 1790, et fit un assez long séjour en Turquie, rejoignit l'armée de Condé, puis se réunit aux bandes royalistes de la Vendée, où il commanda une compagnie de cavalerie. Après le coup d'Etat de Bonaparte, il se retira dans le domaine de Fossé, s'y occupa de lettres et d'agriculture, et resta sous surveillance jusqu'à la chute de Napoléon. Durant les Cent-Jours il a combattu en Vendée avec La Rochejaquelein⁶. De 1815, il siégea à la Chambre des Députés, où il représenta son département, le Loir-et-Cher. Après la Révolution de Juillet, il vécut tout à fait à l'écart de la scène politique. Il publia en 1799 à Paris, sans nom d'auteur, un *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel*,⁷ par l'Allemagne et la Hongrie⁸.

³ *Ibid.* p. 29.

⁴ *Ibid.* p. 30.

⁵ Le quartier habité par les Serbes (« Races »), installés à Bude, après la reprise de la ville en 1686, s'appelle de nos jours *Tabán*.

⁶ Henri du Vergier, comte de La Rochejaquelein (1772–1794), ancien membre de la garde du roi, célèbre chef royaliste vendéen.

⁷ *Archipel*, partie de la Méditerranée orientale. Parsemée d'îles entre les péninsules des Balkans et d'Anatolie, c'est la mer Égée des Anciens.

⁸ *Biographie universelle*, t. LXXX, Paris, L-G Michaud, 1847, pp. 437–739 ; *Nouvelle biographie générale*, t. XLIII, Paris, Firmin Didot Frères, 1864, pp. 163–165 ; Jean Humbert, « La Hongrie du XVIII^e siècle, vue par des voyageurs », *Nouvelle Revue de Hongrie*, septembre 1938, pp. 234–240. Jean Humbert ne mentionne pas que l'auteur du *Voyage à Constantinople*... était le comte de Salaberry.

Cet ouvrage se compose de soixante lettres, dont six (les lettres XV–XX) contiennent un témoignage sur la Hongrie. Presbourg, la ville des diètes de la noblesse hongroise, est présentée par les lettres XV–XVI. A propos de cette ville, l'auteur nous tend un tableau précis de la cérémonie du couronnement du roi de Hongrie, tout en l'admirant :

Il est difficile de voir une plus belle cérémonie que celle du couronnement du roi de Hongrie. On ne sauroit dire si elle est plus magnifique que singulière. Il se faisoit d'abord à Albe-Royale, qui en a conservé le nom ; puis à Bude, enfin à Presbourg. C'est un spectacle où le souverain, les magnats, le clergé, le peuple, jouent chacun un rôle. Dans chaque quartier de la ville, c'est un acte différent. Le roi arrive à cheval à l'église, au milieu des troupes allemandes, des troupes hongroises, de la milice bourgeoise qui forme la haie avec les grenadiers allemands. Ceci est remarquable, parce qu'on n'avoit point encore vu de soldats étrangers au couronnement du roi de Hongrie. Le prince sort par la porte opposée de l'église. Il étoit arrivé à cheval ; il est alors à pied, revêtu du manteau de Saint-Etienne, tout couvert de petites figures de saints brodées en relief. Il tient dans ses mains le globe et le sceptre, attributs de sa nouvelle puissance. Les rues sont jonchées de fleurs, couvertes de tapis aux couleurs de Hongrie, blanches, rouges et vertes, et toujours bordées d'autant de soldats que de curieux⁹.

Salaberry décrit avec exactitude la situation géographique de la Hongrie¹⁰, et juge même la politique de l'empereur Joseph II. Selon lui, les Hongrois prennent en naissant les inclinations et les opinions qui les distinguent au moral, comme leurs traits et leurs habits au physique¹¹ ; c'est pourquoi « le plus grand tort de Joseph II est de n'avoir pas su composer avec le caractère des Hongrois »¹².

⁹ *Voyage à Constantinople...* p. 65.

¹⁰ La Hongrie est limitée au nord par la Moravie et la Pologne allemande ; à l'est par la Transylvanie et la Valachie ; au sud par l'Esclavonie et l

¹⁰ Le quartier habité par les Serbes (« Races »), installés à Bude, après la reprise de la ville en 1686, s'appelle de nos jours *Tabán*.

¹⁰ Henri du Vergier, comte de La Rochejaquelein (1772–1794), ancien membre de la garde du roi, célèbre chef royaliste vendéen.

¹⁰ *Archipel*, partie de la Méditerranée orientale. Parsemée d'îles entre les péninsules des Balkans et d'Anatolie, c'est la mer Égée des Anciens.

¹⁰ *Biographie universelle*, t. LXXX, Paris, L-G Michaud, 1847, p. 437–739 ; *Nouvelle biographie générale*, t. XLIII, Paris, Firmin Didot Frères, 1864, p. 163–165 ; Jean Humbert, « La Hongrie du XVIII^e siècle, vue par des voyageurs », *Nouvelle Revue de Hongrie*, septembre 1938, p. 234–240. Jean Humbert ne mentionne pas que l'auteur du *Voyage à Constantinople...* était le comte de Salaberry.

¹⁰ *Voyage à Constantinople...* p. 65.

¹⁰ La Hongrie est limitée au nord par la Moravie et la Pologne allemande ; à l'est par la Transylvanie et la Serbie ; à l'ouest par la Croatie, la Styrie et l'Autriche. *Ibid.* p. 68.

¹¹ *Ibid.* p. 68.

¹² *Ibid.* p. 69–70.

La forme du gouvernement de la Hongrie est décrite par la lettre dix-sept :

La Hongrie est divisée en cinquante-deux comitats : parmi leurs chefs douze sont comtes suprêmes héréditaires, les autres comtes suprêmes seulement. Ils relèvent directement de la couronne. Tous les magnats, même simples barons, peuvent être comtes suprêmes. C'est ce qui établit la différence entre les héréditaires et les autres. Tous peuvent également devenir Palatins. Les comtes suprêmes ont, entre autres fonctions, celle d'assembler les nobles de leurs comitats pour les affaires publiques, et dans toutes les occasions où ceux-ci paroissent, ils portent les armes des comtes suprêmes sur leurs *sabretaches*...¹³

Les trois lettres qui restent nous présentent la partie centrale du Royaume de Hongrie et le Banat. D'après l'auteur, de Buda à Temesvár il n'y a de remarquable que la monotonie des plaines, l'ennui et la laideur des chemins qui ne permettait souvent pas d'aller à pied. Cependant, Salaberry n'oublie pas de remarquer : « il ne faut pas juger de la Hongrie par ce que je dis de la partie que j'ai traversée; c'est la partie centrale, et les mieux cultivées sont le côté de la Transilvanie, et celui qui a voisine la Croatie¹⁴ ».

Le texte de Salaberry constitue parfois une lecture expressément joyeuse. En voilà un exemple :

Après Témesswar, on trouve Ragosh. C'est la première couchée. Le pays est bien boisé. On y cultive avec succès le blé de Turquie et le tabac. Le changement de mœurs et d'habillements devient extrêmement sensible. Le premier village qu'on rencontre est grec. Les femmes y sont plus agréables que les Hongroises. Elles ont un mouchoir de couleur sur la tête, en forme de turban; vont nu-jambes avec des petits jupons extrêmement courts. Cet endroit-là est très joli et très peuplé. On n'y regrette ni les crottes de la Hongrie, ni les bottes qui sont à toutes jambes d'hommes, de femmes et d'enfants¹⁵.

Si l'on voulait trouver un chapitre inédit et particulièrement intéressant dans l'histoire des relations franco-hongroises, ce serait assurément l'histoire des premiers prisonniers des guerres révolutionnaires. A cette époque, à peu près 1000 officiers et 10.000 sous officiers et simples soldats français étaient transportés vers le Royaume de Hongrie. De nouveaux types de sources permettent de compléter nos connaissances dans le domaine de l'histoire militaire aussi bien que de présenter la vie quotidienne des prisonniers français d'après leurs mémoires, d'étudier leurs relations avec la population hongroise et avec les autorités civiles.

Quoique la guerre ait été déclarée à l'Autriche le 20 avril 1792, la problématique des premiers prisonniers de guerre apparaît seulement un an plus tard, en

¹³ *Ibid.* p. 72–74.

¹⁴ *Ibid.* p. 85.

¹⁵ *Ibid.* p. 87–88.

1793. A la suite du changement de champ de Dumouriez, l'armée de la première coalition s'engage dans une guerre de forteresses. Le prince de Cobourg commence l'invasion du Nord. Il dispose de plus de cent mille hommes : quarante-cinq mille Autrichiens, treize mille Anglais, douze mille Hanovriens, huit mille Hessois, quinze mille Hollandais et huit mille Prussiens. Avec une extrême lenteur, il se dirige sur la ligne Condé-Valenciennes-Le Quesnoy.

Désormais le nombre des prisonniers français augmente de jour en jour. Mais il fallait bientôt se rendre compte que ces soldats n'étaient plus de simples mercenaires, mais de vrais patriotes, révolutionnaires et mêmes agitateurs, des « messagers » de la Révolution.

La force de la nation et le défi d'une guerre idéologique choquent la vieille Europe. Il est évident que ces soldats ne sont plus les recrues de l'armée royale et que leurs officiers ne sont plus les représentants de la noblesse, faciles à reconverter et prêts à changer de camp. Ainsi, le problème des prisonniers de guerre deviendra en même temps un problème politique de première importance. Pour le résoudre, on invente le prototype du camp de prisonniers isolés, placé loin du pays d'origine et facile à surveiller, capable d'accueillir un grand nombre de prisonniers. Pour le commandement militaire autrichien, les forteresses du sud-est de Hongrie, qui ont perdu beaucoup de leur importance stratégique avec la décadence de l'empire turc, offrent une solution de détention idéale.

L'itinéraire du transport était le suivant : du champ de bataille, les prisonniers étaient conduits à Kintzbourg, ensuite, par voie fluviale (sur le Danube, sur la Drave ou sur la Theiss) transportés dans cette région lointaine, où les travaux préparatifs avaient été déjà entrepris depuis le mois d'août, afin d'assurer l'accueil. En effet, on s'est mis à rénover les casernes, on a enregistré leur capacité d'accueil. Malgré tout cela, leur installation, les problèmes sanitaires et les inconvénients politiques mettaient en difficulté les autorités militaires¹⁶.

L'intensité de l'activité militaire révélait rapidement les insuffisances des plans d'installation. Par exemple, le Conseil Suprême de Guerre prévoyait l'installation de quatre mille prisonniers français à partir de l'été 1793, mais les rapports parlaient de plus de sept mille, et en octobre ils avançaient un chiffre encore beaucoup plus élevé : onze mille prisonniers. Il fallait donc modifier le plan établi, et rajouter aux lieux de détention fortifiés du Sud-Est (Szeged, Temesvár, Arad, Pétervárad, Eszék, etc.) d'autres régions, comme la Transylvanie (Fogaras, Gyulafehérvár, Medgyes, Nagyszében, etc.), quelques forteresses du Nord-Ouest (Győr, Pozsony, etc.), une forteresse subcarpathique (Munkács) et même celles de Pest et Buda, au centre du pays. De plus, sous la pression d'une multitude

¹⁶ BARCSAY-AMANT, Zoltán, *A francia forradalmi háborúk hadifoglyai Magyarországon, idetelepülésük első esztendejében. 1793 (Les prisonniers de guerre de la Révolution française en Hongrie. La première année de leur établissement. 1793)*, Budapest, 1934, p. 26–63.

inattendue de prisonniers – et malgré la volonté expresse de l'empereur François – ils étaient également installés en Styrie et en Basse-Autriche¹⁷.

Deux facteurs ont défini principalement la situation des prisonniers : leurs conditions hygiéniques d'abord, et ensuite leur santé mentale ; c'est-à-dire le fait qu'ils avaient été « contaminés » politiquement. Par conséquent, ils étaient considérés en Hongrie comme des éléments dangereux.

La mortalité des transports s'élevait de quinze à vingt pour-cent. Le scorbut, la diarrhée, la dysenterie, la fièvre des blessés avaient leur victimes. Avec l'arrivée du mauvais temps, le nombre des malades ne cessait pas d'augmenter. (N'oublions pas que la majorité des prisonniers de guerre est arrivée en Hongrie en fin d'automne, et l'hiver faisait geler les rivières ; ils devaient faire le reste du chemin à pied.) Du point de vue de leur condition physique, les rapports militaires distinguaient trois niveaux : ceux qui étaient en bonne santé, ensuite les transportables, enfin ceux qu'on devait hospitaliser le plus rapidement possible. Ces derniers pouvaient rester dans les hôpitaux militaires de Presbourg et de Pest. Des feux et de la fumée témoignèrent souvent le passage des prisonniers français et des craintes d'épidémie des populations locales¹⁸.

Les mémoires nous permettent de reconstruire l'itinéraire du transport aussi bien que la présentation de la vie quotidienne des prisonniers français. Nous nous sommes appuyés sur deux mémoires. Ceux du général Dellard ont été rédigés juste après événements, mais le manuscrit était perdu pendant la campagne de Russie en 1812. Il les reconstituait par la suite, mais ce nouveau manuscrit n'était que partiellement retrouvé. La partie qui a été publiée apporte une contribution intéressante à l'histoire des premiers prisonniers de guerre de la période révolutionnaire. Nous avons retrouvé également un autre manuscrit quasiment oublié : le *Manifeste* du capitaine Joseph Hautière, écrit en 1796, à son retour de Hongrie, dans un style peut-être trop souvent déclamatoire et très proche de la langue parlée, mais qui représente tout de même une authenticité remarquable, et contient des renseignements précieux. Leurs impressions, leurs expériences semblent déterminées avant tout par des péripéties et par des souffrances du transport qui les menait vers la Hongrie.

Le premier mémorialiste, le général Dellard commençait son voyage involontaire et forcé à Cologne ; ensuite, en arrivant au bord du Danube, il continuait par la voie fluviale, en compagnie d'autres prisonniers français, sur des radeaux de bois :

Nous faisons par jour de vingt à trente lieues. Il fallait conséquemment se pourvoir de vivres dans les endroits où nous couchions sur les bords du fleuve. Un bateau qu'on

¹⁷ Jean-Paul Bertaud, *La vie quotidienne des soldats de la Révolution, 1789–1799*, Paris, Hachette, 1985, p. 258–263.

¹⁸ BARCSAY-AMANT, *Op. cit.* pp. 70–78.

appelait l'Infirmerie nous suivait, portant les malades du convoi. Malheur à celui qui y mettait les pieds, il était à l'instant trappé d'une espèce de peste qui l'envoyait bientôt au tombeau. Tous les soirs, on en retirait les cadavres de malheureux qui avaient succombé à cette affreuse épidémie et on les enterrait sur le bord de l'eau. Il n'était pas rare d'en voir jeter encore vivants dans les fosses mortuaires, creusées par les prisonniers eux-mêmes, sous la surveillance de notre escorte. [...] En passant sous Vienne, un grand nombre de malades qui avaient jusqu'alors évité d'aller à l'Infirmerie, demandèrent à entrer à l'hôpital. Cette grâce leur fut refusée¹⁹.

Après cette traversée dramatique et pleine de souffrances, les conditions de vie de Dellard se sont améliorées lorsqu'il est arrivé dans un camp de prisonniers à Djakovo, aux frontières de la Turquie. Ici, 300 officiers vivaient dans un ancien camp militaire :

Le local qu'ils occupaient avait jadis servi d'infirmerie à la cavalerie autrichienne dans la dernière guerre contre la Turquie. Les officiers français étaient par chambrées et vivaient à l'ordinaire comme des soldats. Cet arrangement était le seul qui nous convint, vu la modicité de notre paye et l'impossibilité de vivre isolément. Des soldats français qu'on nous avait permis de retirer des casemates de Temeswar, place située dans notre voisinage et où ils mourraient comme des mouches, alliant nous chercher des provisions dans le bourg voisin et nous servaient en même temps de Cuisiniers²⁰.

Le 8 novembre 1793, le capitaine Joseph Hautière et ses camarades arrivèrent aux cantons préparés dans les environs de Kintzbourg, en attendant les ordres pour l'embarquement :

Les barques sur lesquelles nous étions montés étaient d'une construction faible et peu sûre. Le nombre n'ayant pas été suffisant, on construisit des radeaux sur lesquels on mit les malheureux soldats. [...] Notre destination était pour Pest, Mungatz [Munkács], Esseg [Eszék], Segedhin [Szeged], Temeswar [Temesvár], Grand-Waradin [Nagyvarazsdin] et Ratza [Racsa], villes de la basse Hongrie et la plupart voisines de la Turquie. Pendant les premiers jours de notre trajet sur le fleuve, nous ne perdîmes pas beaucoup de soldats, mais lorsque nous commençâmes à nous approcher de l'Autriche, chaque jour, nous voyions sur les rives de ce fleuve des cadavres jetés ça et là, le mauvais temps le manquement de vivres, l'abandon des malades, tout, en un mot, conspirait notre destruction²¹.

Le 23 décembre 1793 ils sont arrivés à l'hôpital de Pest :

¹⁹ FRANÇOIS DELLARD, baron, *Mémoires militaires sur les guerres de la République et de l'Empire*, Paris, Librairie Illustrée, 1882. p. 41.

²⁰ *Ibid.*, p. 54

²¹ *Manifeste du traitement des prisonniers français pendant leur captivité (en Hongrie) en 1793, 94 et 95, par le citoyen Joseph Hautière, capitaine au 6^e bataillon de Soissons, fait prisonnier à l'affaire du 12 septembre 1793, à Avesnelebec*. Bibliothèque Nationale, Ms. 10173.

Ce bâtiment immense à trois quarts de lieue de Pest, est bâti sur la rive gauche du Danube. Les colonnes du Quesnoy et de l'affaire d'Avesnelessec achevèrent de remplir ce lieu par le grand nombre de malades qu'elles avaient. Ces malheureux restèrent trois à quatre jours sans recevoir aucun soulagement. Le petit nombre de bien portants fut transféré à Mungatz. Dans l'espace de quinze jours, 12 à 1800 prisonniers furent détruits, sans secours suffisants pour se soulager au besoin; point de chirurgiens instruits, sans linge pour changer, couverts de vermines, sans cesse en butte aux injures et à la barbarie des officiers de police, beaucoup ne purent résister à tant de crottés: chaque jour, plus ou moins de malheureux étaient sacrifiés. Pendant le fort de maladie, un tombereau était continuellement occupé à transporter les morts dans les trous immenses des sables de la rive droite du fleuve, où des milliers de victimes demandent à hautes cris vengeance des assassinats commis en leur personne²².

Il faut également mentionner les problèmes des soins spirituels chez les prisonniers. L'exigence de leur service spirituel a fait apparition déjà fin 1793. C'est pourquoi, conformément aux ordres du Conseil de Guerre de Vienne, le devoir du Haut Commandement militaire de Buda était, avec l'aide des archevêques d'Esztergom et de Kalocsa, d'envoyer des prêtres français émigrés aux endroits où les prisonniers étaient gardés, sur proposition de leurs propres évêques et par présentation bénévole. Sur ces territoires 12 prêtres travaillent au comble de l'initiative, mais la fluctuation était importante à cause des décès et des fréquents déplacements forcés²³.

La vie quotidienne des prisonniers français était déterminée avant tout par l'attitude des autorités militaires autrichiennes, mais leurs conditions de vie réelles – souvent malgré la volonté expresse du Haut Commandement militaire – changeaient de localité en localité. Ainsi relate Dellard d'un bien-être relatif à Djakovo :

Nous vivions bien ; les subsistances étaient faciles à se procurer et peu coûteuses. Une oie, par exemple, ne valait que six à sept sous. [...] Nous jouâmes, il est vrai, quelques pièces du Théâtre Français, particulièrement de Voltaire, mais elles ne pouvaient nullement porter atteinte au bon ordre et encore moins à l'esprit des sujets de François II. Ce qui n'empêcha pas que trois de nos principaux acteurs ne fussent enlevés de nuit et conduit en Transylvanie, où ils expièrent par une plus longue captivité l'innocent plaisir que ce délassement leur avait procuré²⁴.

Les mémoires du capitaine Joseph Hautière insistent sur les difficultés financières des soldats prisonniers :

²² *Ibid.*

²³ LENKEFI, Ferenc, « A lelkigondozás problémái a francia hadifoglyok körében Magyarországon » (Les problèmes des soins spirituels chez les prisonniers de guerre français en Hongrie 1794–1795), *Hadtörténelmi Közlemények*, 1994/3, p. 3–17.

²⁴ DELLARD, *Op. cit.*, p. 58.

En vain nous avons voulu soulager les malheureux soldats : les officiers autrichiens y ont mis opposition. On empêchait ces misérables d'entrer dans les salles d'officiers, et des sentinelles veillaient à ce qu'ils ne reçussent aucun secours de leurs chefs. On a encore, depuis ce temps malheureux, cherché à faire passer des fonds aux soldats, mais le gouvernement de Pest s'y est opposé. Il y a seulement eu 200 florins qu'on a remis au lieutenant commandant à l'hôpital de Pest, et il est prouvé que cet argus n'a distribué qu'une cinquantaine de florins tout au plus. Voici l'emploi qu'il en a fait. Il donnait environ un quart once de tabac à fumer ou en poudre pour 10 à 12 malheureux. Cette réparation se faisait sur le nombre de soldats qui se trouvaient à l'hôpital et tous les 10 à 15 jours. Ainsi, sur 100 ou 200 soldats s'y trouvaient alors cette somme n'a jamais pu être entièrement dépensée. Qu'est devenu le reste ? Ceci n'est pas bien difficile à trouver. Prudhomme, commandant au 3^e bataillon de Paris, avait remis au capitaine de police à Grand-Varadin, une somme 30 à 40 florins pour être distribuée aux soldats de son bataillon; on la lui a remise, en répondant que le cabinet de Vienne avait fait une défense expresse de rien laisser passer aux prisonniers des officiers²⁵.

Les autorités militaires ont très sévèrement contrôlé et censuré la correspondance des soldats français. Il fallait d'abord présenter toutes les lettres au Conseil de Guerre, pour obtenir une suite favorable. En même temps, il était sévèrement interdit à la population d'accepter et d'aider à transmettre les lettres des prisonniers français. Plusieurs, fois des avertissements ont été lancés à la population « de ne point converser avec ces prisonniers »²⁶.

Les sous-officiers et les simples soldats avaient très peu de liberté de mouvement. Ils ne pouvaient quitter leurs prisons pour aller en ville que pour faire des achats, et ceci sous escorte, ou bien à une occasion extraordinaire, par exemple lors des funérailles d'un camarade. Ces mesures sévères n'étaient pas employées vis-à-vis des officiers. Pour eux, il n'était pas interdit de prendre contact avec la population, mais ils devaient donner leur parole d'honneur de ne jamais parler de « *leur propre constitution* » aux habitants locaux, et de ne jamais quitter les limites de la ville²⁷. Pour assurer leur frais, les commandements militaires locaux versaient une certaine somme aux prisonniers. Les officiers, les sous-officiers et les simples soldats devaient se débrouiller avec l'argent reçu : acheter leurs lits, leurs vaisselles etc., et ceci parce que le trésor royal voulait récupérer – au moins en partie – la pension versée au prisonniers français²⁸.

Par conséquent, une sorte de contact économique s'est établie entre les marchands locaux et les Français et allait se consolidant. Les interventions du Conseil de Guerre le prouvent, car celui-ci ne cessait pas de lancer des appels aux

²⁵ HAUTIERE, *Op. cit.*

²⁶ Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 2049/1793.

²⁷ Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du Conseil municipal, 1775/1793 ; 1776/1793 ; 1326/1794.

²⁸ BARCSAY-AMANT, *Op. cit.*, p. 78–83.

marchands locaux, en les exhortant de ne pas faire de crédit aux prisonniers français. Ces derniers auraient dû payer comptant, car les autorités ne se portaient jamais garant du règlement des dettes des prisonniers français...²⁹

D'après les témoignages, la population s'intéressait surtout aux tissus et aux vêtements français. Étant donné que les officiers avaient des bagages relativement importants, ils ont répondu à cette demande en vendant leurs vêtements. À leur tour, les autorités, pour des raisons sanitaires, ont plusieurs fois attiré l'attention des habitants des villes de s'abstenir « aux achats des vêtements français »³⁰. Il est à noter également que ces rapports économiques prenaient de temps en temps un aspect plutôt politisant. Par exemple, sur les boutons de vêtement mis en vente par des officiers français, figurait la devise « Liberté, Égalité, Fraternité ». Les Français avaient aussi l'habitude de faire cadeau aux habitants de cocardes, sûrement pas uniquement pour des raisons commerciales...

Pour conclure, nous insistons sur le fait que les prisonniers de guerre français étaient vraisemblablement les premiers à annoncer la Révolution à la population hongroise des régions concernées, et peut-être les premiers à interpréter ses conséquences immédiates devant les habitants des grandes villes de province de Hongrie et de Transylvanie.

²⁹ *Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 1877/1793 ; 1794/1793 ; 1835/1794.*

³⁰ *Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 1914/1793.*